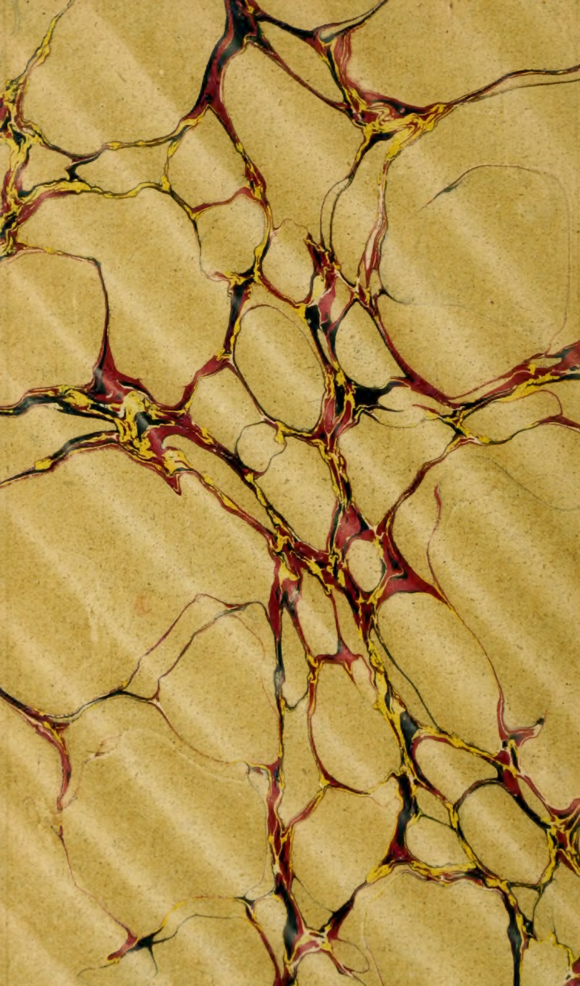
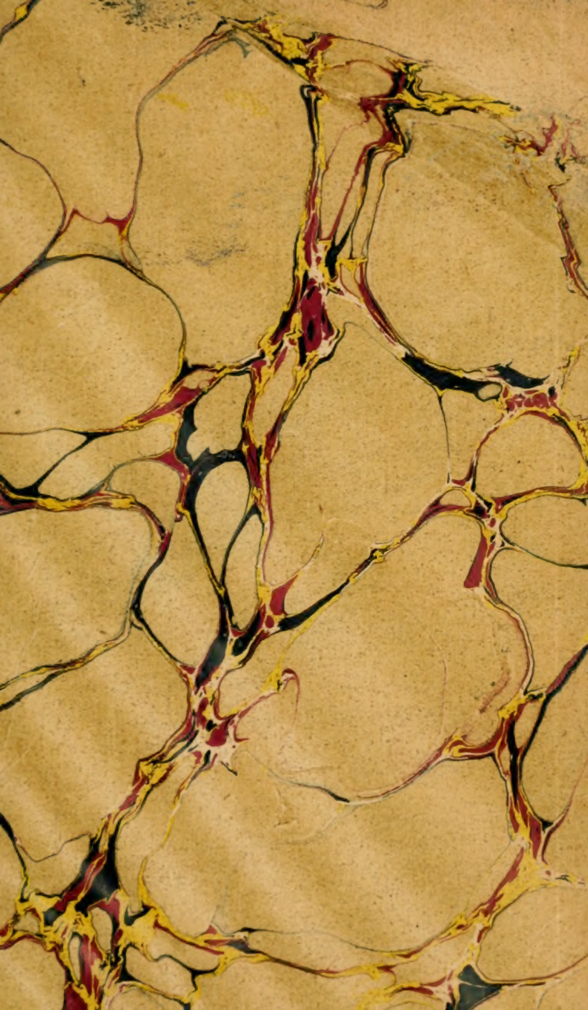






Vers Oubliés

ŒUVRES DE ALBERT MÉRAT

Les Chimères, poésies couronnées par l'Académie française, 2e édition (*épuisé*).
L'Idole, sonnets (*épuisé*).
Les Souvenirs, sonnets.
Les Villes de Marbre, poésies couronnées par l'Académie française.
L'Adieu, poème.
Printemps passé, poème parisien.
Le Petit Salon, en vers (1876-1877).
Au Fil de l'Eau, poésies.
Poèmes de Paris.
Vers le Soir, poésies couronnées par l'Académie française.
Triolets des Parisiennes de Paris.
Les Joies de l'Heure.
Chansons et Madrigaux.

Poésies (*Les Chimères, l'Idole, les Souvenirs, les Villes de Marbre*). Lemerre (petite bibliothèque littéraire).

ALBERT MÉRAT ET LÉON VALADE

Avril, Mai, Juin, sonnets. Poésies de Léon Valade, tome I. Lemerre (petite bibliothèque littéraire).
Intermezzo, poème traduit de Henri Heine (*épuisé*).

A paraître

Epigrammes, Triolets, Petites pièces.

4060-02. — Corbeil. Imprimerie Éd. Crété.

M552ve

ALBERT MÉRAT

Vers Oubliés

CHANSONS D'ÉTÉ. — FLEURS D'AVRIL



102407
13/6/10

PARIS
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR
23-31, PASSAGE CHOISEUL, 23-31

MDCCCCII

PQ
2359
M6V43

CHANSONS D'ÉTÉ

En remontant vers les années
Qui furent mes jours les meilleurs,
J'ai trouvé ces petites fleurs...
Sont-elles fraîches ou fanées ?



LA SOLITUDE

Autrefois un livre d'étude
M'aurait retenu tout un soir,
Et mon cœur altéré d'espoir
Ne craignait pas la solitude.

C'étaient des rêves bleus et blancs
Où rayonnaient des noms de femmes,
Des baisers et des bonheurs d'âmes
Immatériels et troublants.

C'était en haut vers la lumière,
Un confiant et sûr essor.
Bien que je sois debout encor,
J'ai perdu ma force première.

La solitude me fait peur.
Des fantômes de toutes sortes,
Des éclairs éteints et des mortes
Sortent du ciel noir et trompeur.

Je ne puis pas avec moi-même
Demeurer, sans qu'un effroi fou
Ne serre mon cœur et mon cou,
Et je ne sais plus ce que j'aime.

Au lieu du bel horizon clair
S'allongeant à perte de vue,
Ma pensée, errant éperdue,
Voit se dresser un mur de fer;

Et si je me hâte et regarde,
Autour de moi de toutes parts,
Derrière, des spectres épars
Me suivent en troupe hagarde.

Je retourne vers le passé,
Déjà lassé, bien avant l'heure.
Et ma vision la meilleure
Est un lointain presque effacé.



Le propre des grands cœurs et des cerveaux puissants
Est de ne pas laisser se perdre la pensée :
Telle une précieuse essence condensée,
Que l'on garde à l'abri des frivoles passants.

Ce qui chante ou sourit parle trop à mes sens.
Tout est pour moi couleur ou forme cadencée :
Je retiens en mes yeux la lumière effacée
Et suis l'écho des clairs matins retentissants.

Je voudrais expliquer l'œuvre mal définie,
Ne plus peindre ou fixer par la loi d'harmonie
Dans l'exacte raison la suprême beauté.

Je trace malgré moi l'image de la femme,
Ou, content d'une fleur, d'un couchant qui s'enflamme,
Sans en chercher le mot, je regarde l'été.



LES IDOLES

Sur le fronton d'un temple auguste d'Ionie,
Des héros sont sculptés luttant contre les dieux.
Au pied du promontoire, un flot mélodieux,
Doublant chaque colonne, en scande l'harmonie.

Avide de baiser la lumière infinie,
Dans la sérénité magnifique des cieux,
La frise blanche dresse un faîte radieux ;
D'aucun nuage impur sa gloire n'est ternie.

C'est là que, revivant en des âges meilleurs,
Aimé des immortels et couronné de fleurs,
Loin des hommes, j'honore à genoux mes idoles.

Les marbres rayonnants qui montrent leurs seins nus,
Et reniant nos dieux aux pâles auréoles,
Païen pieux, j'adore Artémis et Vénus.



APRÈS UNE LECTURE

Paris sanglant aura quand même de l'esprit.
Notre langage est fait de beau cristal sonore,
Ferme, clair et précis, et plus charmant encore
Quand une femme parle et quand elle sourit.

Le temps où ce divin caprice fut écrit,
Que Grétry fait danser et que Watteau décore,
Eût mis un doigt de poudre aux cheveux de l'aurore.
— Un réveil effrayant et rouge le surprit.

Pourtant, à ce moment où l'heure devint brève,
Les jolis mots pas plus qu'avant ne firent trêve :
Les femmes se faisaient belles pour l'échafaud.

C'était la mort au lieu de fêtes plus frivoles;
Mais rien ne fut changé du ton ni des paroles :
Ni le cœur, ni l'esprit ne furent en défaut.



LE DOUTE

I

Comme ces voix de nuit qui sortent des tempêtes,
L'inconnu nous appelle avec des cris moqueurs.
Le ciel, phare incertain perdu sur les hauteurs,
Brille sans allumer l'aurore sur nos têtes.

Ces attentes, c'est vous qui nous les avez faites,
Foi première, désirs, mensonges séducteurs!
Le doute est le plus fort! Nous sommes des lutteurs,
Nos armes contre lui ne seront jamais prêtes.

La route se dérobe et fuit à chaque pas,
L'esprit la règle à peine et l'œil ne la voit pas,
Mais nous sentons au cœur la rafale nous mordre.

Le néant fait monter l'angoisse à notre cou,
Nous laissons se fermer nos yeux, nos bras se tordre.
— Celui qui n'en meurt pas en peut demeurer fou.



II

Je ne crois plus au Dieu qu'on m'apprit tout enfant,
Au visage si doux de la Vierge Marie.
L'âge vient, la raison au doute se marie,
L'esprit est satisfait, hélas! et triomphant.

Je ne cherche plus rien dans le ciel étouffant,
Ni Dieu que l'on croit voir, ni Vierge que l'on prie.
Mais mon âme demeure épouvantée et crie,
Et contre le néant l'atome se défend.

Encor si je sentais en moi l'âme des choses!
Suis-je l'air salutaire ou la clarté des roses,
Le brin d'herbe qui tremble aux fentes du vieux mur?

Qui nous promet que les soleils que rien n'altère,
Étincelants, sont faits des regards de la terre,
Et que les yeux fermés se rouvrent dans l'azur.



III

Pourquoi naître, pourquoi pleurer, pourquoi souffrir ?
Que faisons-nous ? pourquoi vivre, pourquoi ces choses
Qui sont du bleu parfois, qui sont parfois des roses,
Mais qui toujours ainsi se résument : mourir ?

A quoi bon se ruer au problème, courir
Vers des desseins obscurs et vers des portes closes ?
Que nous sont le néant ou les métamorphoses,
Ce ciel fermé que nul ne viendra nous ouvrir ?

Au moins si nous pouvions garder dans nos pensées,
En dehors du retour vers les choses passées,
Un semblant de justice en un semblant d'espoir !

Mais non, rien ne nous vient d'en haut qui nous permette
Vers des mondes meilleurs d'élever notre tête,
Et l'on sait, loin du ciel, que l'espace est tout noir !



DEUX

POÈMES INÉDITS DES « VILLES DE MARBRE »

LES PRÊTRES

Les prêtres aujourd'hui ne sont pas bien terribles :
Ils vannent doucement nos péchés à leurs cribles ;
Tous passent, le mortel avec le véniel,
De sorte que la foule est grande pour le ciel.
Ils nous tiennent de tout quittes au prix d'un cierge ;
Ils ont des intérêts d'affaires chez la Vierge,
Des grâces près du Père et près du Saint-Esprit.
Leur cerveau n'admet rien hors ce qui fut écrit,
Ni leur cœur rien, hormis l'entretien de l'église ;
Le livre fait penser, ils n'aiment pas qu'on lise.
Ils savent les langueurs des offices du soir ;
Parmi les flambeaux d'or ils placent l'ostensoir.
Leur art est de toucher par l'image sensible :
Ce sont les nerfs surtout que leurs traits ont pour cible.
Le prêtre reconnaît un principe immortel
Et sacré : l'union du trône et de l'autel.
Le ciel est un palais dont ils sont dignitaires ;
En attendant, le prix des choses salutaires,

Comme l'or, le crédit des princes, le pouvoir,
Leur semble une évidence aisée à concevoir.
Leur bonheur à venir se fait garant du nôtre;
Ils achètent ce monde en promesses de l'autre.

Rome.



LES MOINES

Ces hommes vivent mal afin de bien mourir.
Ils ne sont point pervers et n'ont pas à couvrir
De faiblesses : ce sont d'austères égoïstes.
Pour avoir déplacé le bonheur, ils sont tristes.
Ni le pain, ni le vin céleste des élus,
Ne leur seront la vie humaine qu'ils n'ont plus.
Un mirage mystique à leurs regards flamboie ;
Ils tiennent la douleur plus sainte que la joie.
Le cerveau, façonnant le crâne à ses desseins,
Leur a fait le front haut mais crédule des saints,
Luisant presque et jauni comme le vieil ivoire,
Qui ne veut ou ne sait raisonner, mais peut croire.
L'œil fuyant et baissé se lève pour le ciel ;
Sentir est un péché ; rêver un bien réel,
Un péché ; discerner ou vouloir est impie.
La pensée est un crime et le zèle l'expie.
Leur bouche ose prier pour l'homme qui sourit :
La raison qui conseille et qui règle l'esprit,
Certes, les eût induits à vivre : ils l'ont tuée.
Ils ont offert leur vie et l'ont prostituée
Au ciel ; comptant le prix de chaque austérité,
Du long jeûne accompli, du cilice porté,

Ils ont vendu leur âme à ce ciel qu'elle invente.
C'est encor pour régner que l'Église est servante.

Mais ils ne mourront pas plus tranquilles que nous.
Ils ont eu beau veiller et languir à genoux,
Sous la flamme et la peur de l'hostie et du cierge,
Dire tout bas beaucoup de choses à la Vierge,
Implorer et flatter le Christ ainsi qu'un roi,
Ils mourront dans l'angoisse et mourront dans l'effroi.
Ils auront la sueur froide de l'agonie;
L'horreur effarera la paupière ternie,
Ils crisperont leur pouce et leur masque hagard;
Le doux souffle suivra les spasmes du regard;
Ils n'échapperont pas, ciel, néant ou passage,
Aux épouvantements de l'enfant et du sage.

Rome.



A MON PAYS

En des jours sans mélancolie
J'ai vu trois fois, je vois encor
Les fleurs des Alpes, frais trésor
Que la neige mortelle oublie.

Naples par son golfe embellie,
Venise aux mosaïques d'or,
Les grands lacs bleus, et le décor
Adorable de l'Italie.

Quand, les yeux d'espace éblouis,
Je revoyais le cher pays,
Les coteaux, les prés verts, la plaine,

Je sentais bien qu'on a raison,
De limiter son horizon
Au coin de ciel dont l'âme est pleine.



PARIS

Paris hâte même l'été
Et, dès juillet, les feuilles tombent.
La grâce ainsi que la beauté,
Étant fragiles, y succombent.

Les plus délicates des fleurs,
Inclinant leur tête pensive,
Perdent l'éclat de leurs couleurs
A sa poussière corrosive.

Rien n'y dure pour trop sentir,
Ni le rêve, ni la pensée.
A peine en route, il faut partir,
Laissant la tâche commencée.

Avide des labeurs humains,
Le monstre charmant les dévore ;
Il faut passer à d'autres mains
L'outil si cher qu'on tient encore.

Pourtant, il épargne les forts,
Et, comme dans une bataille
Où l'on ne compte pas les morts,
Le géant les hausse à sa taille.



LE BOULEVARD

Non, étranger, l'âme immortelle
De Paris sublime et bavard,
Ce n'est pas cette bagatelle
Qu'on appelle le boulevard !

Nous avons encore des rues
Où nous pouvons aimer chez nous,
Où d'autres oiseaux que des grues
Chantent des airs jolis et doux.

Le vin de nos vignes est rouge,
Et l'absinthe verdit en vain
Le cabaret riche ou le bouge ;
Nous buvons encore du vin !

S'il est un charme à qui l'on cède :
Voir Hyacinthe qui sourit,
Autre part qu'au café de Suède,
On peut causer avec esprit.

Paris qui pense et qui travaille
Fait sa besogne tous les jours,
Et j'aime autant, vaille que vaille,
La paix active des faubourgs.



L'APPRENTIE

Les parents sont presque indigents :
Belle ou laide, distraite ou sage,
On lui fait quitter, vers douze ans,
L'école pour l'apprentissage.

Debout l'été, dès le matin,
L'hiver, levée à la chandelle,
La petite devient trottin,
Comme qui dirait hirondelle.

Tel un pâle jour printanier,
Un avril d'ici frêle et jeune.
— Elle emporte dans son panier,
Des restes dont elle déjeune.

La maîtresse a l'air faux et doux,
On l'appelle Mademoiselle;
Elle est tout le temps *après vous* :
Inutile d'avoir du zèle.

Et puis, par la pluie et le vent,
Il faut aller chez les pratiques :
— Elle se dépêche, levant
Son nez rose vers les boutiques.

L'enfant à l'œil vague et distrait
Lit les affiches de théâtre,
Et met le nom sous le portrait
Des actrices qu'on idolâtre.

C'est là son seul enseignement
Avec la chanson qu'elle achète,
Grivoise ou sotte seulement,
Et qu'elle savoure en cachette.

Oh! comme les premiers beaux jours
Sont de lumière douce et blanche!
Les heures marchent à pas lourds
Avant qu'arrive le dimanche.

Encor faut-il ranger, plier
Ce qui pourrait traîner d'ouvrage,
En un mot, faire l'atelier,
Assommée, à bout de courage.

Vers quels plaisirs vous en aller?
Pas bien loin, ni longtemps parties,
Moineaux qui voudriez voler,
Pauvres petites apprenties!



LA MORGUE

Toute petite et chiffonnée,
Chlorose du faubourg lointain,
L'enfant, allant à sa journée,
Passe à la Morgue, le matin.

Un maçon croise une portière...
— Avant le seuil, baissant la voix,
Elle se croit au cimetière,
Et fait le signe de la croix.

O contraste! la mort farouche,
Désespoir ou crime souvent,
Près du souffle de cette bouche,
Sous ce regard jeune et vivant!

L'hiver, si les tables sont vides,
(Le suicide aime l'été),
Elle quitte ces murs livides
D'un air doux et désappointé.

L'eau coule derrière les grilles
Tristement... — L'on entre, l'on sort...
— A Paris, les petites filles
S'amusent presque avec la mort.



LA RUE

Pleine de demi-mots qui valent des discours,
La rue est une école où j'apprends tous les jours.
Au rythme de la foule incessante et pressée,
La marche épanouit et scande la pensée.
Les belles visions sont filles du soleil.
Tout est nouveau, tout est joli, rien n'est pareil.
Je surprends, selon l'heure et la route suivie,
Le spectacle réel et changeant de la vie.
Les théâtres ne sont rien auprès de cela.
O nouveauté d'un trait qu'un regard révéla,
D'un sourire qui luit ou d'un mot qui s'envole.
Tout à l'heure au hasard saisie, une parole,
Que le geste appuyait soutenu par l'accent,
Était une leçon de sagesse en passant.
C'est dans la rue aussi qu'on voit le mieux les femmes,
Toute la comédie humaine et tous les drames,
Ou plutôt, en plein jour et pour que nous pensions,
Les signes aperçus des mille passions.



PAYSAGE D'HIVER

Les poupées.

L'étoile des obscurs réverbères s'allume.
Dans le brouillard, le long du boulevard banal,
Ils sont rouges, pareils à des feux de fanal.
Le sol mat et durci sonne comme une enclume.

Aux vitrines lumière et joie ! En grand costume,
Des dames aux yeux peints s'apprêtent pour le bal,
Nourrices à rubans, bébés de carnaval,
Triomphe du chiffon de luxe et de la plume !

La foule aux soins divers passe sur le chemin,
Les mères s'arrêtant et tenant par la main
Leurs petites enfants semblables aux poupées.

Pâle, une enfant aussi couve d'un regard long
Les belles dames tant et si bien attifées,
Et cache, sous un châle étroit, son violon.



A MISS LÉONA DARE

Acrobate.

Jeune, le sein parfait et les muscles nerveux,
Dans des jeux inouïs d'effrayante bascule,
Elle est comme Guzman qui jamais ne recule,
Et, demeurant coquette, arrange ses cheveux!

Vers elle, dans les airs, pour élever ses vœux,
Il faudrait être au moins demi-dieu comme Hercule.
Tout autre amour serait chétif et ridicule.
On en rirait encor chez nos petits neveux.

Tant de grâce adorable à tant de force unie
A changé simplement les lois de l'harmonie.
La Grèce les plaçait dans l'immobilité.

Miss Léona, ce rêve aux postures étranges,
Rappelant un autre art et *la chute des Anges*,
Même la tête en bas, atteste la Beauté.



L'ÉTÉ

Joie et bonheur à tous! Voici l'été superbe,
L'ombre dans les grands bois heureux, l'azur de l'eau,
Les chênes, la pâleur tremblante du bouleau,
Les blés forts et debout, bientôt mûrs pour la gerbe.

Le ciel pur d'un regard a fait la brise acerbe
Plus douce. Le soleil gazouille avec l'oiseau,
La terre pour chanter a gonflé le roseau.
Et les papillons bleus semblent des fleurs de l'herbe.

Et le poète au cœur naïf, au large cœur,
S'éveillant de l'hiver ouvre à l'été vainqueur
Son âme que la sève éternelle pénètre.

Il s'en va sous l'abri simple des bois connus,
Buvant l'azur calmé dont la grâce fait naître
La blanche illusion de corps divins et nus.



LES LILAS.

Après la pluie et le grésil
Voici les jours pleins de lumière :
Salut, lilas, bouquet d'avril
Dont la grâce rit la première!

Simples de forme et de couleur,
Vous demandez bien peu de chose.
— Un peu d'azur et de chaleur,
Et la douce fleur est éclose.

On trouve partout des lilas,
Dans les jardins et dans les haies,
Et le regard n'est jamais las
De leurs touffes vives et gaies.

Chaque sentier nous en fait don !
Aumône jolie et légère ;
On les rapporte de Meudon,
On les pose sur l'étagère.

Ne dérangez rien autour d'eux,
Ce printemps tient si peu d'espace ;
Ils embaument un jour ou deux,
Puis leur fragile beauté passe.



A L...

Ayez l'esprit malicieux :
Le ciel a fait, sans vous le dire,
Les lèvres roses pour sourire
Lorsque l'on a de si grands yeux.

Votre grâce invente des poses
Pour lire les lettres des sots,
Et vous en déchirez les mots
Aux pointes de vos ongles roses.

Il ne vous plaît pas que le cœur
Fausse les notes éternelles,
Et vous raillez ces ritournelles
Sur un ton juste, mais moqueur.

Pour moi, dites, que dois-je attendre ?
Je crois bien que je vous écris ;
J'aime aux tristesses d'un jour gris
Une teinte de couleur tendre.

Un vilain soir, souvenez-vous,
Vous étiez seule, j'étais triste,
Et je rêvais comme un artiste
Aux pieds menus, frêles et doux.

Je fus charmé, vous le dirai-je ?
Vos petits pieds marquaient si peu
Que je crus voir un oiseau bleu
De ses pas étoiler la neige.

Je n'ai souci que de cela :
Les moineaux tremblent dans les branches;
L'un d'eux, les ailes toutes blanches,
Me voyant passer, s'envola,

Disant : « C'est un poète sombre
Qui voudrait bien un peu d'amour,
Avant l'Avril, avant le jour
Où les bois profonds sont pleins d'ombre. »



SORTIE DE L'OPÉRA.

Le rideau s'est baissé sur le noir dénouement.
La salle aux lyres d'or se vide lentement ;
Les femmes (nos regards aussi sont des éloges)
Sortent dans un frisson de la pourpre des loges ;
Et les mères, le cou chargé de diamants,
Ont près d'elles l'éclat des visages charmants
De leurs filles, chez qui quatre siècles de race
En pâleur affinée et rare ont mis leur trace ;
Belles de leurs seize ans, délicats et nerveux,
Et que pare une fleur mise dans les cheveux.
Sous un manteau la blanche épaule se dérobe,
Et dans le mouvement de vague de la robe
Passe l'empressement galant des cavaliers,
Et la foule descend les larges escaliers.

Ces mondaines seront d'exquises fiancées :
Leur frivole regard qui semble sans pensées
Dont la grâce est légère et qui rêve au hasard,
Déchiffre un peu Hugo, mais sait lire Mozart.

Les toilettes de bal ne sont pas des chimères :
Elles les oublieront quand elles seront mères.
Peut-être, ô célibat stérile et raisonneur,
Si tu l'oses jamais, sont-elles le bonheur ?



UNE FÊTE.

Pour quelques-uns touchés du baiser de la Muse,
Que le papillon d'or du rêve hante et suit,
Nous sommes des enfants : un jouet nous amuse,
Pourvu qu'il soit brillant et qu'il fasse du bruit ;

Et nous oublions tout, souci, douleur ou joie
Et le bien le meilleur de la terre, l'amour,
Pour un peu de fumée étrange qui flamboie,
Et que nous attendons dès le milieu du jour.

On mènera toujours les hommes par des fêtes,
Des fêtes sans beauté, sans soleil et sans fleurs ;
Aux étoiles pour qui les nuits d'été sont faites
Leur goût préférera des verres de couleurs ;

Au soir limpide, à l'ombre étendue et profonde
Qui font les horizons beaux et prodigieux,
Quelque ligne de gaz, oblique, droite ou ronde
Qui rapetisse tout et qui blesse les yeux.

Et, le spectacle vu jusqu'à l'apothéose,
Bien qu'il soit assez laid, et soit toujours pareil,
Dans la ville lassée enfin qui se repose
Nul ne verra demain se lever le soleil !



LE MARCHÉ AUX CHIENS.

Ils sont là tous, grands et petits,
Sur la litière froide ou chaude,
Terre-neuve pleins d'appétits,
Levrettes chez qui tout minaude.

Roquets assez gros pour crier,
Barbets à mines de bravaches,
L'œil noir, séducteur et guerrier,
Guère plus grands que leurs moustaches;

Loulou, hardi comme un faquin,
Braque au jarret nerveux et ferme,
Ratier à museau d'arlequin,
Drôle au logis, bon à la ferme ;

Les yeux rouges comme un vieillard,
Le bull au menton de galoche,
Le basset ras, un peu paillard,
Et le griffon qui s'effiloche.

Sentant les blés et les genêts,
Le grand chien de berger morose,
L'inexpressible havanais,
Brouillard vague sous un nœud rose ;

Et quand je pars, avec émoi
Je regarde encore les niches,
Sentant flotter autour de moi
Des âmes blanches de caniches.



A L'AMPHITHÉATRE

LES YEUX DES MORTS.

La prunelle presque à l'envers,
Dans une fixité sans terme,
Les yeux des morts restent ouverts,
Quand aucune main ne les ferme

Vitreux, stupides et hagards,
Une orbite froide les enchaîne.
— Ils eurent pourtant des regards
D'extase d'amour ou de haine.

Ils furent beaux et triomphants
De la chimère poursuivie.
— Ceux des femmes et des enfants
S'ouvraient simplement à la vie.

Ils étaient bleus, tendres et doux...
— Dans ce charnier et sur ces tables,
Les chers êtres ont comme nous
Les mêmes yeux épouvantables.

Que voit-on quand on va mourir?
Les paradis sont-ils si mornes,
Ou bien l'angoisse de souffrir
Est-elle, à cette heure, sans bornes?



LA TONNELLE.

La vie a de ces gais instants !
Je me rappellerai longtemps
Nos déjeuners sous la tonnelle,
Dans ce beau pays clair et bleu
Auquel je n'ai pas dit adieu
Pour une durée éternelle.

Quels repas amples et quel ciel !
C'était un peu matériel...
La saison touchait à l'automne.
Le bon soleil et le bon vin !
Quels mets conviant non en vain
Des appétits que rien n'étonne !

Nous étions en tout huit ou dix,
Sans compter les grands chiens hardis,
De tout poil et de toutes races,
Allant de ci, de là, partout,
D'un bout du cercle à l'autre bout,
Amis, mendiants et voraces.

La servante qui nous servait
Comme une paysanne avait
La joue un peu hâlée et brune,
Mais elle n'en valait que mieux,
Avec sa peau chaude et ses yeux
A rendre jalouse plus d'une.

Quelques dames, belles à voir,
Par leur grâce, faisaient valoir
Notre goût de paysagistes ;
Car les dames dans les forêts
Sont comme un rayon rose, après
La pluie et les nuages tristes.

Une tonnelle, des repas,
Si vous voulez, ce ne sont pas
Sujets de haute poésie.
Mais c'est un léger souvenir,
Une esquisse, qui peut tenir
Dans un cadre de fantaisie.



LE JOUR DE MARCHÉ.

Les villes où l'on va pour la première fois
Prennent souvent un air d'orgueil ou de mystère.
Les gens semblent avoir quelque chose à vous taire;
La rue est sans rayons et les logis sans voix.

Celle-ci souriait : les carrefours étroits
Étaient gais d'un amas d'étalages à terre,
Et, pour ces paysans à la figure austère,
Mêlaient à des rubans des bagues et des croix.

Souple comme un genêt, une fille en cornette,
La chaîne d'or voyante et la coiffe bien nette,
Pressait le bras d'un gars au teint rouge et vainqueur.

La bonne ville, antique honneur de la contrée,
Me laissait voir sa joie et lire dans son cœur,
Comme une vieille amie indulgente et parée.

Quimper.



LE VENT

Comme un bourreau hagard, qui frappe avec des cris,
Le vent depuis le jour bat la mer courroucée,
Et la nuit sans rayons sera toute passée,
Pourvoyeuse de deuils, à faire des débris.

Rudement agité dans les nuages gris,
Le vent comme un fouet dur flagelle la pensée.
Plus de but aperçu, plus de route tracée ;
Les candides oiseaux du rêve sont meurtris.

Si le ciel est permis à la pensée altière,
La mer y peut tenir immense, tout entière ;
Mais ce vent de tempête avec son souffle amer,

Ce vent cruel et froid qui fait pleurer les femmes,
Désempare l'idée et, comme il fait des lames,
La harcèle et la rend folle comme la mer.



ACROSTICHE DEMANDÉ

Avec un nom pareil, il faut que vous charmiez.
Renaud, prince et vaillant homme entre les premiers,
Mit à vos pieds petits son nom, sa gloire même ;
Il me faut bien subir ce charme captieux ;
Demeurez adorable afin que je vous aime,
Et pardonnez l'espoir que j'ai lu dans vos yeux.



SUR LE BUSTE D'UNE ENFANT

H. Cros.

Comme la fleur d'épine exquise en sa fraîcheur,
Rieuse, et se sentant d'amour environnée,
Avec grâce un peu frêle et rose avec blancheur,
Blonde comme un rayon de blonde matinée.



IMPROMPTU

Devant un portrait de Madame X..

Je suis dans un grand embarras
Pour juger cette fanfreluche :
Je n'ai pas regardé la ruche,
N'ayant admiré que le bras.



POUR LE POLICHINELLE DE MANET (1)

I

Ma femme, on peut le voir, est une péronnelle,
Le commissaire un drôle et Pierrot un faquin.
Mon bâton vaut la batte agile d'Arlequin.
Mesdames et Messieurs, je suis Polichinelle.

II

Il a rossé sa femme, il l'a mise à la porte,
Il a rossé le guet, il a rossé le chat;
Il rosserait encor, pour peu qu'on le fâchât.
Polichinelle attend que le diable l'emporte.

III

Je suis Polichinelle et j'ai battu ma femme,
Rossé le commissaire et j'ai rossé le chat.
Mon visage est couleur de vin pur et de flamme
Et si j'ai crié fort, c'est pour qu'on se fâchât.

(1) Manet m'avait demandé un quatrain pour son Polichinelle avant de s'en tenir au distique parfait de Banville.

IV

J'ai bu pour que mon nez fût fait de pure flamme,
J'ai crié comme un sourd avant qu'on me touchât.
Je suis Polichinelle et j'ai battu ma femme,
Rossé le commissaire et j'ai griffé le chat.



A V...

Si tu venais avec des airs d'enfant confus
Me jurer que, « bien sûr, on ne le fera plus »,
Et que ton œil me dît avec une caresse :
« Tu fus mon amoureux et j'étais ta maîtresse » ;
Si tu venais me mettre à la lèvre un baiser,
A mon cou tes deux bras, il est bien malaisé
De dénouer deux bras et d'ôter de sa bouche
La lèvre qui s'aimante à celle qui la touche.



I

Je n'ai rien dit de sa beauté :
Que voulez-vous que je vous dise
Elle est mon cœur en vérité ;
Son odeur unique me grise.

M'avait-elle fait un serment ?
Est-elle partie avant l'heure ?
Elle est très bonne assurément ;
Est-ce sa faute si je pleure !

Je n'aurai plus de ciel pareil,
Il ne se peut pas qu'il renaisse,
Mais j'ai bu d'un vin de soleil
En me grisant de sa jeunesse.



II

O rêve simple et facile :
Monter sur les éléphants,
Faire le grand imbécile
Avec les petits enfants.

Sainteté du ridicule,
Quand on a deux yeux charmants
Pour aube, pour crépuscule,
Pour astres, pour firmaments !

Comme prises de folie,
Mes jambes flottaient dans l'air ;
Mais elle était si jolie !
Son rire sonnait si clair !



III

Sur une pile au ras de l'eau
Du pont qu'on fit sauter naguère
Nous regardions le grand tableau
Qui rappelait encor la guerre,

La fuite verte des buissons
Sur les berges presque éloignées ;
— Puis, pour voir aussi les poissons,
Tu leur jetas des araignées.

Ne jouons plus ce jeu cruel,
Et laissons la bonne nature
Régler ce besoin fraternel
De mutuelle nourriture.



IV

Si c'était toi, mon cher trésor,
O douleur subtile et choisie,
Qui voulusses m'aimer encor,
J'avilirais ma jalousie.

Je souffrirais que ton souci
Eût, mêlés à moi, d'autres rêves,
Pourvu que tu vinsses ici
Faire mes angoisses plus brèves.

Honte d'aimer ! J'accepterais
Ce fiel et même davantage,
Et mes yeux pleurent des regrets
Pour n'avoir pas l'affreux partage !



V

Ayant de très grands trésors,
Nous fîmes une alliance :
Ma pensée et ton beau corps,
Tes lèvres, ma confiance.

Ce fut bleu, ce fut charmant,
Ce fut comme une folie,
Et l'on disait : « C'est l'amant,
Mais elle est bien plus jolie.

« Voyez, elle a jusqu'au bout
De ses ongles du sang rose. »
Moi, je n'ai plus rien du tout :
Tel un sonnet mis en prose.



VI

I

Humbles ou superbes,
Elle aimait les fleurs
Éclatant en gerbes
De toutes couleurs.

C'étaient dans des vases
Des coins de printemps,
Avec des extases
De quelques instants.

L'une ou l'autre éclose,
Prompte à défleurir,
Sa main douce et rose
Les laissait mourir.



VII

II

Elle avait près de sa beauté
Toutes les fleurs, sitôt écloses,
Des lilas en avril, l'été
Des œillets rouges et des roses.

Puis, heureuse de leurs couleurs,
Tout en respirant leurs calices,
Elle laissait mourir les fleurs
Dont elle faisait ses délices.

Elle eut de même le souci
De ma joie et de ma pensée...
Elle laissa mourir aussi
La belle idylle commencée.





FLEURS D'AVRIL



MÉPRISE

A mademoiselle Victoria.

Mon plus doux rêve était d'avoir votre portrait ;
J'avais bien dans le cœur votre image si chère,
Et mon cœur la gardait fidèle, trait pour trait,
Vos traits étant de ceux qui ne s'effacent guère.

Mais je voulais vous voir avec les yeux. Naguère
Un amoureux vous eût fait peindre en grand secret
Par un peintre galant, Fragonard ou Lancret ;
Hélas ! on se contente aujourd'hui de Daguerre.

Pour le moindre crayon du cher original
J'aurais, et volontiers, vidé ma bourse entière.
Je dis votre doux nom, mais on me comprit mal :

Lequel eût mieux valu, le rire ou la colère ?
Je voulais l'humble enfant au grand front virginal ;
On m'offrit une reine, épouse et neuf fois mère.



LE BIJOU

Un livre était ouvert, grand comme l'ongle rose
Qu'un sang vif fait briller à chacun de vos doigts :
De sveltes ornements burinés avec choix
Avaient fait d'un peu d'or une mignonne chose.

C'était ce qu'on appelle un médaillon en prose.
J'allais inattentif; soudain je l'aperçois,
Et voilà que je reste œil ouvert, bouche close;
O surprise, c'est vous, vous-même que je vois!

Il me le faut, entrons. Mais l'étrange disgrâce!
Ma bourse fut toujours moins large que mon cœur;
Je m'inclinai devant un sourire moqueur.

Le précieux bijou fut remis sous sa glace :
Mes yeux l'y vont chercher souvent. Pauvre rêveur!
Hélas! je lui voulais donner une autre place



SOIR D'HIVER

De flottantes vapeurs estompent l'horizon.
Clochers, dômes et toits en arêtes moins pures
Sur un ciel assombri dressent leurs découpures :
Les arbres ont semé leurs feuilles à foison.

Les moineaux tout penauds regardent le gazon
Où le givre en cristal a taillé ses guipures.
Dans l'âtre où le feu flambe avec de clairs murmures
Parfois un jet bleuâtre éclate d'un tison.

Reste au logis, mon corps, et toi, mon âme, vole ;
Va trouver la beauté pensive en son boudoir,
Mets l'amant à la porte, et souffle le bougeoir.

Glisse dans un baiser l'enjôleuse parole,
Réclame, prie et pleure, et presse tour à tour,
Prolonge ta victoire et ne pars qu'au grand jour.



Était-ce sa jeunesse, était-ce le printemps ?
Était-ce son œil pur et doux avec finesse ?
Était-ce le concert des bois verts et chantants ?
Était-ce le printemps, était-ce sa jeunesse ?

Je devins amoureux de ses quinze ou seize ans,
Et je la dominais, fort de mon droit d'aînesse ;
Mais comme je trouvais ses caprices charmants,
Je crois bien que c'est eux qui me tenaient en laisse.

Comme elle en avait tant, elle eut aussi celui
De délivrer son cœur de l'invincible ennui
Qu'un vieil amour d'un mois si justement inspire.

Je la revis hier et la vis peu d'instants,
Mais mon cœur fut repris, rien qu'à la voir sourire.
Était-ce sa jeunesse, était-ce le printemps ?



Sur la foi d'un serment fait par deux lèvres roses.
Ainsi vous vous donnez, mon cœur, naïvement,
Sans regarder plus loin et sans songer comment
S'effeuilleront la joie et les amours décloses.

Parce qu'on vous aura, penchée en douces poses,
Dans le mol abandon d'un long embrassement,
Chuchoté de ces mots qui charment un amant,
Trouvant cela joli, vous croyez à ces choses!

Avez-vous pu souffrir sans vous être aperçu
Que la femme en amour est une passagère,
Qu'ainsi que le poète, elle est chose légère?

Donc, si vous m'en croyez, de peur d'être déçu,
Laissez, mon cœur, laissez vos portes longtemps closes...
Jusqu'au prochain serment fait par deux lèvres roses



Hier, lorsque je t'eus coiffée
A ma façon, cheveux épars,
Roulant à flots de toutes parts,
Tu fuyais, rieuse, étouffée.

Je froissais, cruel et joyeux,
Avec tous mes doigts, ma mignonne,
Sans écouter tes cris de nonne,
Tes noirs bandeaux longs et soyeux;

Et, hardi, je cherchai ta bouche
Que tu me dérobais, farouche,
Derrière ce rideau mouvant;

Enfin je mordis par surprise,
Après m'être trompé souvent,
Ta belle lèvre de cerise.



A quoi rêvez-vous, mon amour?
Que votre marraine Morgane
A fait de vous une sultane?
Que vous êtes la Pompadour?

Rêveriez-vous, par aventure,
Que je suis un vieil empereur
Dont la barbe vous fait horreur,
Mais qui dore votre ceinture?

Ciel! que vais-je faire au réveil
Que baiser votre sein vermeil,
Votre bouche qui sent la menthe?

Elle, ouvrant les yeux à son tour
Tout ensommeillée et charmante:
« Je rêvais de vous, mon amour! »



MADEMOISELLE HENRIETTE

I

Vous avez, la belle rieuse,
Une escorte de cavaliers
Que votre main blanche a liés
D'une forte chaîne amoureuse
Avec des nœuds multipliés.

Comme ils sont là, la face blème,
Les timides audacieux,
Quètant un regard de vos yeux,
Sans oser dire : « Je vous aime. »

Comme vous savez gentiment,
Lorsque la chaîne se desserre,
D'un coup d'œil plus ou moins sincère
La river plus solidement,
Laissant croire qu'elle est légère.

Il vous plaît d'avoir notre cœur
Dans votre main petite et grasse
Qui le fait sauter avec grâce
Sur un rythme vif et moqueur.

Il vous plaît de mener la ronde
Des amoureux, troupeau blessé,
Ayant, radieuse Circé,
Pour nous charmer, la toison blonde
De vos longs cheveux d'or tressé.

II

Vous nous avez tous pris, Madame,
Aux mailles de votre filet;
Ainsi qu'on fait d'un chapelet,
Il vous plaît d'égrener notre âme.

Vous le faites d'un doigt si doux
Qu'on jurerait une caresse;
Et seulement lorsque l'on presse
Son cœur, qui ne bat que pour vous,
On le sent mourir de détresse.

Or, savez-vous bien qu'un beau jour,
Mutilés et presque sans aile,
Nous porterons, Mademoiselle,
A d'autres fleurs un autre amour?

Vous rirez, la magicienne,
Et, sans nous faire trop souffrir,
Vous vous flatterez de rouvrir
Dans nos âmes la plaie ancienne
Qu'il vous déplaît de voir guérir.

Bien que la blessure soit grave
Qu'ont faite vos yeux amusés,
A tous ces cœurs désabusés
Vous ne remettrez pas l'entrave.



MADEMOISELLE HENRIETTE

Provocante comme un fruit mûr,
Moitié jolie et moitié belle,
Avec une mèche rebelle
Dans ses yeux d'un bleu jeune et pur,
Fine comme une pierrerie,
Elle s'en vient les soirs d'hiver
Mener la douce causerie.

Elle fait beaucoup de chemin,
Par la chambre, vive et folâtre,
Ou bien met son menton d'albâtre,
Tout comme Mignon, dans sa main.
Mais sa lèvre rouge et sculptée,
Sa lèvre rouge sans carmin
Par le rire seul est hantée.

Une débauche de printemps
L'épanouit que c'est merveille.
Son frère lui dit qu'elle est vieille
Par ce qu'elle aura dix-huit ans
Dans six mois. A cette menace
Ses yeux deviennent mécontents
Et sa bouche fait la grimace !

En attendant, elle sait bien
Qu'elle tient dans ses dix doigts roses
Tout un essaim de cœurs moroses,
Sans savoir au juste combien.
Et, l'innocence sur la joue,
Avec un plaisir peu chrétien,
Chiffonnant ces cœurs, elle joue.



A UN AUTEUR COMIQUE

Bravo ! voilà la bonne et franche comédie
Qui s'amuse et qui rit des lèvres et des yeux,
Finement, le gros rire oublié des aïeux
Dont le nôtre n'est pas même la parodie.

Bravo ! la belle fille à la mine hardie,
Qui fais vibrer le vers sur le mode joyeux,
Et ne sais ce que c'est que l'art mélodieux
D'assoupir, en prêchant selon la prosodie.

Pas de tirades ! Dame, on n'est jamais parfait !
Lorsque tu seras grande et belle tout à fait,
Garde bien ces façons, c'est de la bonne école.

Ne va point te gâter : ris toujours haut et fort,
Comme faisait ta sœur Nicole, et, sans effort,
En riant, fais-nous rire aussi, comme Nicole.



SOUVENIR D'ORPHÉE

Quand Virgile chanta le poète de Thrace,
Une grâce adorable inspira ses accents :
Jeunesse des beaux vers, même après deux mille ans!
— Aucun oubli ne peut venir qui les efface.

Glück égale Virgile et même le dépasse
Par la sublimité tragique de ses chants.
Le noir Érèbe cède à ses accords touchants,
L'amour, vainqueur du Styx, en brave la menace.

— Près du maître allemand, vous êtes grande aussi ;
Ce n'est pas votre voix, c'est votre âme qui pleure ;
Sœur de la Malibran, noble artiste, merci !

Si du musicien la part est la meilleure,
La vôtre, quoique moindre, assez belle demeure.
C'est encore créer que de traduire ainsi !



L'EAU-FORTE

A mon ami Alph. Hirsch.

Ta muse, qui vécut loin de l'Olympe antique,
Aurait près des neuf sœurs une place à l'écart ;
Elle semble nouer sa tunique sans art :
Et les plis ne sont pas les plis droits de l'Attique.

Ce n'est pas la rigueur de la forme plastique :
C'est une muse aux traits irréguliers, sans fard,
Charmante cependant, qui naquit un peu tard
Tout près de Nuremberg, sous un porche gothique.

Libre et fantasque, elle a le pied capricieux ;
Mais la flamme sacrée éclate dans ses yeux :
Ses amants sentent bien qu'elle est une déesse !

Et tu ne conçois pas de délire plus grand
Que d'étreindre le corps de ta belle maîtresse,
Chaude encore aujourd'hui des baisers de Rembrandt.



BEETHOVEN

Dort-il ? Est-il brisé par sa veille songeuse,
Le Maître ? il est assis devant son clavecin ;
Et son bras fatigué pend inerte, et son sein
Semble oppressé du poids de la tête orageuse.

Voici qu'il voit passer la troupe voyageuse
Des beaux esprits chanteurs dont il règle l'essaim.
Devant ses yeux fermés, le long cortège saint
Défile, couronné de clarté radieuse.

Qu'as-tu, Maître? Et d'où vient ta pâleur? Tu sais bien
Que si tu n'entends plus le chœur aérien,
Ta souffrance l'évoque et ton cerveau le mène.

Sur ton ordre rythmant le sourire ou les pleurs,
Il te dicte la joie éparse et les douleurs,
La divine chanson de la pensée humaine.



I

Printemps, sérénité blonde des cieux nouveaux,
Dieu jeune, amant farouche apte aux puissants travaux
De la Genèse énorme et jamais terminée,
Printemps, matin joyeux, aurore de l'année,
Qui pour souffle as la brise et dardes pour regard
Ce soleil dont le feu fait lever au vieillard
La tête sous la peine et sous l'âge branlante,
Salut père de l'homme et père de la plante!
Sur mon front, dans mes os et jusque dans mon cœur,
O maître, je te sens radieux et vainqueur;
Comme les floraisons tentent la dent des chèvres,
Vers toi, dans les parfums, je veux tendre mes lèvres,
Dans mon souffle aspirer ton âme, et tressaillir
Et sentir tout mon sang dans mes veines jaillir.
Je veux, de mes deux bras étendus sous les arbres,
Surprendre et retenir, plus pure que les marbres,
L'invisible Psyché qui palpite dans l'air;
Je veux lever la tête et soutenir l'éclair
Du ciel brillant et bleu comme un regard sans voiles.
Je lui dirai : « Beauté du jour, lit des étoiles,

« Pardonne, car je suis peut-être sous ta loi » ;
Et je l'adorerai, sans demander pourquoi
Il est vide, ou, pieux, prosterné sur la terre,
Je baiserai le sein de la nourrice austère.



II

L'heure n'est rien, ni la raison, cueillons des roses,
Cueillons le sein naissant des corolles écloses,
Les lèvres qu'il serait si bon de retenir,
Qui s'ouvrent aux baisers et tendent à s'unir.
Respirons leur parfum et buvons leur haleine,
Afin que nous fassions notre poitrine pleine
D'odeurs, et de printemps jeune et sain et d'amour,
Afin d'avoir des nuits chaudes comme le jour,
Et des jours radieux comme des nuits d'étoiles.
Donc aimons, moissonnons les fleurs, rompons les voiles,
Et puis, enivrons-nous de rythmes, de couleurs :
Les fleurs sont des baisers, les baisers sont des fleurs.
Vivons, aimons, faisons des études sévères
A cueillir du soleil avec des primevères.
Que la gloire d'aimer couronne notre front !
Assez tôt ces bonheurs fragiles s'en iront,
Assez vite le temps prendra notre jeunesse ;
L'hiver avec le froid amène la sagesse.



TABLE



TABLE

CHANSONS D'ÉTÉ

FLEURS D'AVRIL



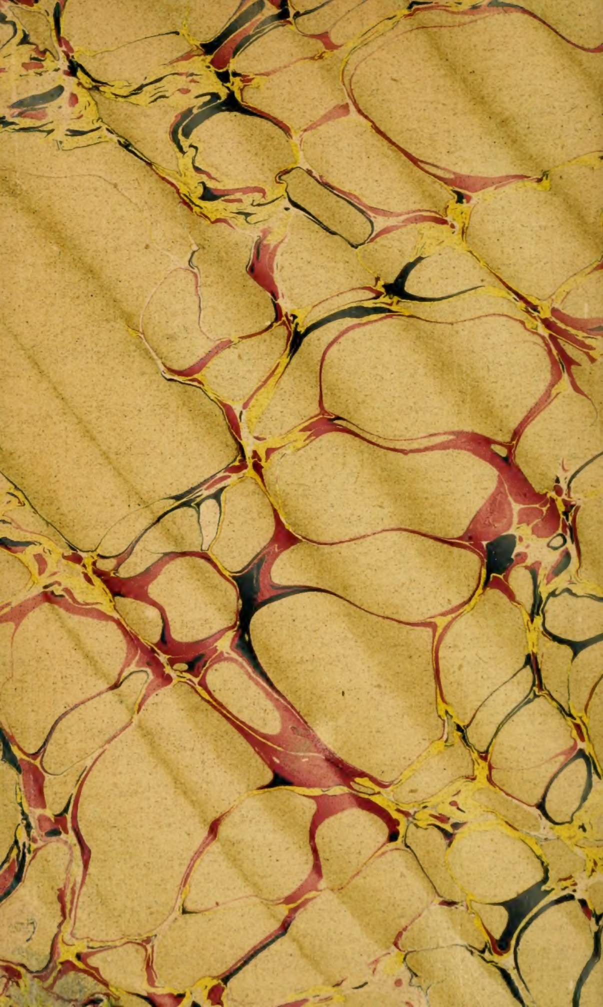
ACHEVÉ D'IMPRIMER

Le 8 mai mil neuf cent deux

PAR

ÉDOUARD CRÉTÉ, IMPRIMEUR

A CORBEIL.



PQ
2359
M6V43

Mérat, Albert
Vers oubliés

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

